

mes genoux ; ils vont me tuer de leurs regards insolents quand ils vous verront aux pieds de ma rivale.

— Non, Rokiczana , tu te trompes, répond le roi satisfait de lui porter quelque consolation sans manquer à sa franchise ; tu te trompes , je te ferai toujours respecter ; tant que je vivrai , personne n'osera manquer à l'amante de Kasimir.

— Eh ! que me fait le respect forcé des autres , si vous m'abandonnez ? Dites, Kasimir, êtes-vous le même que vous étiez jadis ? n'aimez-vous toujours , n'aimez-vous que moi ? Répondez , répondez ; pourquoi me tromper, moi faible femme ?

— Eh bien ! puisque tu le veux , je te répondrai comme si je parlais à Dieu qui nous écoute. Hier , lorsque tu m'avouas la haine, la jalousie que t'inspire Esterka, j'ignorais encore l'empire qu'elle exerce sur

mon ame ; je croyais n'aimer que toi. C'est ton inquiétude , tes soupçons qui m'ont fait connaître l'état de mon cœur. Et en m'interrogeant , en m'examinant , j'ai reconnu que tu as raison d'être jalouse. Oui , Rokiczana , je l'aime. Pourquoi ce regard ? Sommes-nous maîtres de nos sentiments !... Ce nouvel amour ne m'a pas fait ingrat ; commande , je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour réparer le mal que je te cause. Choisis le plus beau de mes châteaux , le plus riche de mes domaines ; jette un regard sur un de mes chevaliers , et je te promets que c'est à genoux qu'il demandera ta main. Mais ne te mets pas entre moi et Esterka ; tes efforts ne peuvent rien pour l'éloigner , et tu perds droit à ma reconnaissance.

Rokiczana n'avait entendu , compris qu'une chose dans les paroles de Kasimir :

c'était l'aveu de son amour pour Esterka ; elle n'écoutait pas des promesses qui sont une insulte aux yeux d'une amante dédaignée. Cependant, comme si elle doutait encore, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles, elle demande :

— Vous l'aimez donc ? Ressemblant en ce moment à un condamné à mort à qui l'on annonce que sa demande en grâce est rejetée : il l'entend, il le sait, il le lit dans la figure de celui qui le lui annonce ; mais, comme s'il doutait, il lui arrache l'arrêt fatal, regarde sans voir, lit sans comprendre, jusqu'au moment où le bourreau le réveille pour le conduire au supplice.

— Oui, je l'aime, je ne veux pas te tromper ; je ne veux pas unir l'hypocrisie aux sentiments qui te blessent.

— Et vos serments, Kasimir ?

— Je te les ai donnés dans la foi de mon ame.

Toutes mes promesses, je voulais les tenir, je croyais n'aimer jamais que toi, et je te le disais ; j'ai changé sans le vouloir, sans le savoir.

— Et vous pensez que c'est le sourire sur les lèvres que je contemplerai le triomphe de cette Juive ?

— Tu acquerrais ainsi un titre à ma reconnaissance et à mon amitié éternelles.

— Non, c'est impossible. Je t'aime trop, Kasimir, pour rester spectatrice tranquille du bonheur d'une rivale.

— Et que feras-tu ?

— Je me vengerai. Tu souris, tu comptes sur ma faiblesse, eh bien ! apprends où peut conduire le désespoir d'une femme lâchement trahie.

Et elle arracha à Kasimir le poignard qu'il portait à sa ceinture.

— Oh ! ne pense pas, cria-t-elle, que ce

poignard soit dirigé contre ta poitrine; non, non, c'est à moi que je le destine. Mais je serai vengée en mourant. Je te comprends à présent, grand roi, monarque modèle, prince législateur, noble, juste, généreux, quand tout un peuple t'observe, quand l'histoire te regarde; alors tu bâtis des villes, tu protèges les savants, les artisans, tu soutiens les faibles, les opprimés, tout cela pour gagner les applaudissements de la foule et les louanges des chroniqueurs. Grand devant le monde! mais qu'est-ce que cela te fait de déshonorer, de tuer une femme? la foule le saura-t-elle, les chroniqueurs s'occupent-ils de ces misères? Voilà comme tu es le bienfaiteur en dehors, le bourreau en dedans, le plus grand des monarques, le plus lâche des hommes, sans foi, sans pitié. Mais tu m'as mal jugée, Kasimir, je t'aimais avec passion; délaissée, trahie, je te hais et je me

vengerai. Quand je me serai frappée, et que le sang rougira cette robe de fête, je me traînerai au milieu du bal, au milieu des nobles dames et des illustres chevaliers, et, en mourant, en expirant, je t'indiquerai et je crierai en prenant le ciel pour témoin : *Voilà mon assassin!*

Et elle leva la main, le poignard dirigé contre sa poitrine.

Ce n'était pas un jeu, une ruse; la pointe effleurait son sein, et le roi dut employer toute sa force pour l'arrêter. Cette scène faisait un mal horrible à Kasimir. Il n'aimait plus Rokiczana; mais il était sensible et reconnaissant, et souffrait d'autant plus de ses reproches, qu'il sentait les mériter, lui qui ambitionnait le titre de juste, et dont personne n'avait jamais pu se plaindre. Tout bas, il plaidait sa cause plus éloquemment qu'elle-même. Tandis qu'elle l'accablait

d'injures, il se rappelait comment elle avait quitté pour lui son vieux père; comment, jeune, belle, appartenant à une famille riche et noble, elle lui avait sacrifié sa position et confié le soin de son avenir. Son devoir, comme amant et comme roi, lui commandait de la rendre au moins aussi heureuse qu'elle l'eût été sous le toit paternel. Et voilà qu'elle est au moment de se tuer de désespoir. Oh! non, Kasimir ne peut le souffrir, il se haïrait lui-même; il doit à tout prix calmer Rokiczana, la rassurer sur l'avenir, il est prêt à tous les sacrifices.

— Écoute-moi, un mot seulement; écoute, écoute, après tu me jugeras.

— Non, non, que pouvez-vous m'apprendre? Vous l'aimez, tout est dit. Peut-être la crainte d'un éclat, votre gloire menacée vous arracheront-ils quelques paroles perfides; mais je ne vous croirai pas: ma

résolution est irrévocable. Je veux mourir, parce que la vie m'est odieuse; je veux mourir, pour que ma mort soit une tache ineffaçable à votre règne.

Cependant, à force d'instances, Kasimir parvint à se faire écouter.

— Eh bien! que me voulez-vous?

— Je veux faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour effacer ton chagrin et te rendre le bonheur.

— Et Esterka?

— Je voulais qu'elle assistât à cette fête pour donner un exemple de tolérance à ma noblesse arrogante; mais, puisque cela te jette dans le désespoir, eh bien! je ne l'inviterai pas.

— Mais vous l'aimez?

— Je tâcherai..., je m'efforcerai de l'oublier...; je rendrai justice à son peuple, je répandrai mes bienfaits sur elle et sur son vieux

père...; peut-être parviendrai-je à vaincre la passion qu'elle a allumée dans mon ame.

Et Kasimir était de bonne foi dans sa promesse. Son cœur était réellement touché du désespoir de Rokiczana, provenant de l'excès d'un amour qu'il avait partagé. Mais plus il accordait, plus augmentait l'exigence de sa maîtresse.

— Vous ne la verrez plus?

— Je ne chercherai pas à la voir.

— Comblez-la de vos bienfaits; donnez-lui de l'or, beaucoup d'or; les Juifs sont si cupides! et envoyez-la loin, bien loin de Krakovie. Kasimir, faites-le pour celle qui vous aime si tendrement, je vous le demande à genoux.

Et elle se jeta à genoux en sanglotant, priant, conjurant le roi.

Kasimir restait indécis; peut-être la compassion en présence de la victime aurait été

plus forte que l'amour en l'absence de la belle Israélite, lorsque le masque, qui avait observé et suivi le roi, entra brusquement et lui remit un papier.

— Sire, dit l'inconnu en déguisant sa voix à la faveur du masque, vous avez perdu cette lettre.

— Qui vous a permis d'entrer ici, qui êtes-vous?

— Vous le saurez quand vous aurez lu.

Le masque disparut, et le roi jeta un coup d'œil sur ce papier qui devait contenir des choses bien importantes; car, en le parcourant, sa figure s'animait, sa main tremblait; il le relut par trois fois avec une agitation toujours croissante.

Rokiczana l'observait avec un effroi dont elle ne se rendait pas compte. Ce masque, arrivé au moment où elle arrachait à Kasimir la promesse d'éloigner sa rivale, lui

semblait être son mauvaie génie. Mais elle se rassura en voyant le roi redevenir calme, et la conduire sur un sofa où il s'assit près d'elle.

— Rokiczana, lui dit-il avec bonté, je vous ai déjà beaucoup accordé. Esterka ne sera pas invitée, je ne la ferai point venir au château; je lutterai contre l'amour qu'elle m'a inspiré; mais, avant de condescendre à votre dernière demande, avant de l'éloigner de ma capitale, dites-moi, Rokiczana, votre jalousie de cette Juive, votre haine pouvaient vous pousser à des actes violents, imprudents, téméraires; mais, n'est-ce pas, jamais vous n'auriez pu devenir l'ennemie de Kasimir?

— Jamais, jamais.

— Dans votre désespoir, vous pouviez attenter à vos jours, vous pouviez même lever

la main contre moi, contre l'amant qui vous a délaissée...

— Contre vous, jamais.

— Pourquoi pas? L'aveuglement, la passion, l'excès de l'amour expliquent, s'ils n'excusent, un coup fatal; je vous aurais pardonné. Mais, n'est-ce pas, jamais vous n'eussiez donné un appui froid, calme, réfléchi aux ennemis de ma couronne?

— Pouvez-vous le demander?

— Jamais vous n'eussiez trahi votre monarque; vous vous seriez vengée sur l'amant, mais vous auriez respecté votre roi, n'est-ce pas? De misérables conspirateurs, de lâches assassins n'eussent pu compter sur vos délations, sur votre complicité?

— Que dites-vous?

— Je dis, madame, que les fenêtres sont ouvertes, et que le poignard est à vos

pieds. Vous pouvez vous tuer, si tel est votre bon plaisir.

Et il lui jeta la lettre écrite à son confesseur et confiée au nain, que Ben-Joseph avait interceptée pour la remettre dans un moment opportun au monarque trahi par sa maîtresse.

En effet, le poignard était aux pieds de Rokiczana, et les fenêtres étaient ouvertes. Cependant elle reste immobile, les yeux fixés sur la lettre fatale : elle la prend, la reconnaît, la lit et relit, s'étonnant d'avoir pu confier au papier ces paroles imprudentes :

« Tout est découvert; un Juif a surpris
» votre secret; le roi connaît vos projets dans
» tous les détails; accélérez le jour de l'ex-
» plosion, sinon les Juifs triomphent, et vous
» êtes perdus. »

Rokiczana ne songe plus à attendre à ses jours. Il y a quelques minutes, elle pouvait

mourir comme une victime innocente, son suicide eût retombé sur Kasimir, tout le monde eût plaint l'amante trompée, délaissée; il y a quelques minutes, sa mort eût été une vengeance. Mais à présent, c'est elle qui est coupable, qui a livré les secrets de son amant à ses ennemis; à présent, sa mort n'exciterait aucune compassion; on pourrait croire que c'est par honte de son crime, ou crainte du châtement, qu'elle a attenté à ses jours.

Et cependant, au fond, cette lettre accusatrice ne provenait que de son amour aveugle pour le roi. Rokiczana n'avait voulu qu'une chose par cette lettre, assurer la perte de sa rivale; son véritable sens était : « Immolez la Juive qui a assassiné l'enfant chrétien; hâtez-vous qu'elle ne prenne pas ma place dans le cœur de Kasimir. » Rokiczana ne savait pas que le complot qui menaçait les

Juifs menaçait aussi le roi; elle ignorait qu'en voulant la mort des Israélites elle exposait ses jours et sa couronne. Elle a conscience de son innocence, nonobstant les preuves qui la condamnent. Une seule personne pourrait venir à son aide, éclairer le roi, et lui faire connaître la vérité : c'est son confesseur. Mais une pensée subite détruit cette dernière espérance. Quel autre a pu remettre cette lettre au monarque? Ah! sans doute, le lâche, pour acheter son pardon, n'aura pas hésité à l'accuser. Cette idée achève de la jeter dans le désespoir. Elle se voit délaissée par les hommes et par Dieu même. Seule, sans amis, sans famille, repoussée par son amant, trahie par le prêtre qui l'eût dû consoler, sa position est affreuse. Le bruit de la fête vient encore l'aggraver; les sons harmonieux des instruments, le bruit confus des voix et des danses, semblent

une dérision à son malheur; elle eût préféré les sons lugubres d'un convoi funèbre, et le retentissement de larmes et de gémissements. La joie des autres augmentait la douleur de celle pour laquelle il n'y avait plus de joie.

Kasimir, non plus, n'était pas heureux. Vainement se disait-il que ses promesses, ses serments ne l'engagent plus vis à vis d'une femme complice de ses ennemis; au fond de l'âme, il sait que Rokiczana est plus imprudente que coupable. Il devine que le vrai criminel est son confesseur; qu'il a abusé de sa crédulité, mis à profit ses passions. Dominé par un nouvel amour, il se félicite d'un prétexte légitime qui lui permet de rompre, mais souffre en même temps de la douleur de celle qui lui avait dévoué sa vie, et veut ne rien négliger pour adoucir ses peines. Mais que faire, que tenter près d'une femme qui vit toute pour

l'amour, et à qui on dénie l'amour? Tandis que Kasimir se perd dans ces pensées, il aperçoit le digne évêque de Krakovie. Nul n'était plus propre à remplir la sublime mission dont le Christ charge ses disciples, de consoler ceux qui souffrent. Aussi le roi bénit le ciel en le voyant, et l'invite à se rendre auprès de Rokiczana. Le vieillard quitte en toute hâte la fête joyeuse pour aller remplir le premier devoir de son ministère, celui d'exhorter et d'encourager les malheureux qui doutent de la justice et de la bonté divines.

Le roi fut plus tranquille en se disant que Rokiczana ne serait pas seule, et que les paroles onctueuses du digne évêque pourraient cicatriser la blessure de son âme. Alors il se rappela le but principal de la fête, et ne songea plus qu'aux conspirateurs, content de pouvoir faire retomber sur eux la contrariété et la tristesse de son âme.

CHAPITRE XXIV.

CHATIMENT.

Tandis que tout le monde se livrait aux plaisirs de la fête, deux personnes jouaient à la fois dans les salons du roi un rôle aussi singulier que ridicule. L'une mettait autant de persévérance à poursuivre l'autre que celle-ci à l'éviter. La première était le prêtre Martin, la seconde le pan de Wola. Ils ne s'étaient pas vus depuis le procès, et